

## PRÉFACE

Le territoire est une œuvre d'art<sup>1</sup> : peut-être la plus noble, la plus collective que l'humanité ait jamais réalisée. Contrairement à la plupart des œuvres techniques ou artistiques (qu'il s'agisse de peinture, de sculpture ou d'architecture) issues du façonnement par l'homme de matériaux inanimés, le territoire est le produit d'un dialogue poursuivi entre des entités vivantes, l'homme et la nature, dans la longue durée de l'histoire.

Le territoire est le fruit d'un acte d'amour, il naît de la fécondation<sup>2</sup> de la nature par la culture. En tant que néo-écosystème, il est doté d'un cycle de vie : il est soigné et entretenu, il atteint sa maturité spécifique, il est menacé par le vieillissement et la mort. Mais susceptible de renaître, il revêt un caractère, une personnalité, une identité, affirmés dans les traits du paysage. Si l'on peut considérer qu'en Occident, le paysage en tant que concept est né au XV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, en tant qu'entité matérielle, issue d'une relation entre l'homme et la nature, il existe depuis le néolithique.

Dans la course effrénée qui l'entraîne à la construction d'une seconde nature, artificielle, notre civilisation s'est progressivement affranchie du territoire, qu'elle traite comme une surface dépourvue de signification propre et ensevelie sous une masse d'objets, d'œuvres, de fonctions, de poisons. Le territoire, en tant que milieu de l'homme, est aujourd'hui moribond : notre modèle de civilisation a cessé d'en prendre soin, sinon en lui greffant des prothèses techniques de plus en plus nombreuses. Mais le mythe prométhéen n'a pas tenu sa promesse de libération. La qualité de notre habiter s'est peu à peu dégradée. La forme de la métropole et la façon dont elle consume les ressources humaines et territoriales s'avère l'un des principaux facteurs contribuant à la dégradation environnementale de la planète, à l'accroissement exponentiel de sa population et à la nouvelle pauvreté qui sévit dans les banlieues du monde entier.

Une renaissance s'impose donc, moyennant de nouveaux actes fécondateurs, capables de produire à nouveau du territoire, ou plutôt de nouvelles relations fertiles entre les établissements humains et le milieu naturel. C'est dans ces actes créateurs de territoire que réside le germe d'un développement réellement soutenable<sup>4</sup>, c'est-à-dire des retrouvailles avec une relation vertueuse ou encore une nouvelle alliance entre nature et culture (que j'appellerai désormais « développement auto-soutenable »).

Cependant, nous ne partons pas de zéro. Sous les coulées de lave de l'urbanisation contemporaine, survit un patrimoine territorial d'une extrême richesse, prêt à une nouvelle fécondation par de nouveaux acteurs sociaux capables d'en prendre soin : processus déjà en voie d'émergence, surtout là où l'écart entre la qualité de vie et la croissance économique est le plus flagrant. C'est dans une telle rencontre entre patrimoine et énergies novatrices, c'est dans une culture de la valorisation des ressources du milieu par ses habitants que réside la clef stratégique d'un développement soutenable, et non dans quelques prothèses techniques supplémentaires.

La première partie de ce livre est consacrée à l'analyse critique des effets dévastateurs et «insoutenables» exercés par la métropole contemporaine, sous le double impact du modèle de développement dominant et du modèle socio-productif fordiste. J'y pose les fondements d'une approche alternative du développement : fondée sur la valorisation des caractéristiques de chaque lieu, sur l'auto-gouvernement des sociétés locales et sur la mise en place de nouvelles institutions démocratiques, cette approche peut nous permettre d'accéder à la pluralité des styles d'un «développement local auto-soutenable». La valorisation du patrimoine territorial, à partir de l'élaboration d'un «statut des lieux» par les collectivités *ad hoc*, constitue alors la condition nécessaire pour la production de nouvelles richesses. Le caractère utopique de cette démarche trouve son référent concret dans l'existence d'une pluralité d'«énergies contestataires», sociales, institutionnelles, économiques et culturelles, qui entretiennent déjà de nouvelles relations avec le milieu et le territoire et qui expérimentent de nouvelles formes de communautés, d'économies solidaires, d'espace public. C'est ainsi que pourrait être collectivement construite une «globalisation par le bas».

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la description de quelques scénarios socio-territoriaux pouvant fournir une référence stratégique ou des modèles de développement local auto-soutenable. Ces modèles spatiaux et sociaux constituent des «visions» qui nous montrent la voie pour activer, en synergie avec les acteurs du changement, les processus de transformation des modèles d'établissement et de gouvernement du territoire, au moyen des stratégies politiques de développement local, dont j'esquisse la synthèse dans le dernier chapitre.

\*  
\*   \*  
\*

*Le projet local* a été élaboré à partir d'un ensemble de travaux que j'ai publiés depuis une dizaine d'années sur le thème du développement local et dont le lecteur trouvera les références dans la bibliographie (p. 117).

Mais ce livre est avant tout l'aboutissement d'un dialogue permanent et passionnant avec les chercheurs qui, depuis des années, animent les projets, financés en Italie par le ministère de l'Université et de la Recherche scientifique et par le Conseil national de la Recherche, que je coordonne entre les départements de différentes universités italiennes sur la question du développement local. Je remercie donc tous les chercheurs qui participent aux laboratoires territoriaux et aux «chantiers

sociaux», où nous nous rencontrons régulièrement pour partager nos visions du monde, et qui m'ont constamment encouragé à affiner mes théories et ma méthodologie. Je remercie tout particulièrement Anna Marson et Françoise Choay pour leur relecture critique et leurs précieuses suggestions.

## NOTES

<sup>1</sup> C. Greppi (1991) applique au paysage toscan cette métaphore de Heine, qui me sert, pour ma part, à qualifier le territoire en tant qu'œuvre de transformation de la nature par les cycles de civilisation qui se succèdent dans le temps.

<sup>2</sup> Plutôt que de «domestication», je préfère parler ici de «fécondation». Ce terme a récemment été repris par Raffestin (1995) pour souligner que le milieu, produit par la relation entre nature et culture, est un néo-écosystème, autrement dit, un système vivant appartenant à un «autre» ordre que celui des deux acteurs qui l'ont engendré : la société humaine et la nature.

<sup>3</sup> Cette datation fait l'objet de nombreux débats. Tous les historiens du paysage s'accordent néanmoins à situer l'émergence de ce concept en Europe après le XIV<sup>e</sup> siècle de Pétrarque. La notion est ébauchée au XV<sup>e</sup> siècle par le chancelier Brunni (1974) dans son *Panégérique de Florence* et déjà précisé par L.B. Alberti dans le *De re aedificatoria* (1485) (N.d.T.).

<sup>4</sup> On a choisi de conserver ici la traduction littérale de «développement soutenable», qui correspond également à l'anglais «sustainable development» et tend de plus en plus à remplacer en français l'expression «développement durable», dont l'inéquation sémantique a été déplorée par la critique (N.d.T.).